



---

Review

Reviewed Work(s): *Les Etoiles de Sidi Moumen* by Mahi Binebine

Review by: Claudia Esposito

Source: *The French Review*, Vol. 84, No. 5 (April 2011), pp. 1065-1066

Published by: American Association of Teachers of French

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/41151897>

Accessed: 08-04-2019 11:22 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*American Association of Teachers of French* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The French Review*

BINEBINE, MAHI. *Les Etoiles de Sidi Moumen*. Paris: Flammarion, 2010. ISBN 978-2-08-123636-3. Pp.154. 18 €.

Constructed around a chilling paradox of childhood insouciance and violent despair, Mahi Binebine's eighth novel presents a striking portrait of one of Casablanca's most troubled peripheries. The inhabitants of Sidi Moumen live under corrugated iron roofs and in dust alleys, alongside and among dumpsters, sewers, fetid smells, and thick air. During the first half of the novel, Yachine, the first-person narrator, is a vivacious child, whereas in the second half he is no longer alive and the novel is driven by his posthumous narration. In this somber environment, Yachine and his friends are the stars of their makeshift soccer team, until the day they disband in favor of a higher calling, one that they believe will earn them—the almighty *étoiles*—a place in heaven. However insular it may appear, Sidi Moumen is not a microcosm unto itself; slowly the reader understands its relationship to a larger geopolitical world. The novel opens with a description of the wall that separates Sidi Moumen from a large boulevard that leads into Casablanca proper. Satellite dishes overwhelm the scenery, immediately setting up both a bridge and a divide between the larger space of the world and this periphery. Physical space impinges upon mental space in this novel, leading the main characters to seek escape not only in television and soccer but in glue-sniffing, smoking hashish, and prostitution. Yet as crowded and suffocating as this space may be, Binebine allows characters and readers alike to breathe, with moving depictions of the heartrending affection of the protagonist's mother, for one, who, despite the fact that she "semblait porter à elle seule toute la détresse de Sidi Moumen" (38), steadfastly assures her endless resilience. Life oscillates between happiness and overwhelming despair. As the protagonist puts it: "je n'ai pas honte de vous dire qu'il m'est arrivé d'être heureux dans ces décombres hideux, sur les ordures de ce cloaque maudit, oui, j'ai été heureux à Sidi Moumen, mon pays" (25). This quasi-schizophrenic fragility leads a 15-year-old Yachine and almost his whole *équipe* of stars, Hamid, Azzi, Nabil and others, to be seduced by men with long beards and recruited in the name of God. He explains the allure of the bearded men and of religion:

Nous n'étions plus des parasites, des rebuts d'humanité, des moins que rien. Nous étions propres et dignes et nos aspirations trouvaient résonance dans des esprits sains. Nous étions écoutés, guidés [...] Nous avions ouvert la porte à Dieu et Il était entré en nous [...] Et nous étions prêts à tous les sacrifices. (110)

Binebine's novel does not justify extremism but it does suggest a correlation between poverty and jihadism. Victims of a mounting societal ill, his protagonists go about their daily lives playing soccer, arguing, crying, and exulting until none of these suffice to make sense of the conditions into which they were born. Binebine's succinct, eloquent, sharply chosen words generate a steady, rhythmic tension that moves ever so rivetingly towards an explosive ending. Written as a reaction to—and an attempt to understand—the fate of the fourteen suicide-bombers that blew themselves up in Casablanca in May 2003, *Les Etoiles de Sidi Moumen* deftly portrays the intimate, human side of events that so often appear trivialized and oversimplified on those same televisions (and in other traditional media outlets) that are spread over Sidi Moumen. Without giving the impression that he holds the answer to how one becomes a suicide bomber, Binebine sheds

light on an increasingly complex and ineffable modern phenomenon. Film director Nabil Ayouch will continue to illuminate our understanding of these dark stars, as he is currently at work on an adaptation of this novel for the screen.

University of Massachusetts, Boston

Claudia Esposito

BIZOT, VÉRONIQUE. *Mon couronnement*. Paris: Actes Sud, 2010. ISBN 978-2-7427-8803-3. Pp. 108. 13 €.

Après la publication de deux recueils de nouvelles, *Les Sangliers* (2005) et *Les Jardiniers* (2008), Véronique Bizot nous offre un merveilleux premier roman dans lequel elle traite avec beaucoup d'ironie, d'amertume et de tendresse le thème de la vieillesse. Gilbert Kaplan, un chercheur retraité octogénaire, se voit un jour "scientifiquement couronné" (12) pour une découverte qu'il a faite quelques décennies plus tôt et dont il ne se souvient plus. Cet événement inattendu vient bouleverser la tranquille existence de notre héros, qui n'attendait plus rien et que ce type d'honneur indiffère totalement. Marié une seule fois à "une femme capricieuse, idiote et malade" (77) qui a fini par se suicider, Gilbert se laisse désormais guider par Mme Ambrunaz, sa femme de ménage et dame de compagnie qui lui prépare quotidiennement "un bon plat de petites lentilles" (10) et l'aide surtout à faire face aux journalistes qui envahissent depuis peu son appartement de la rue Saint-Lazare.

Les souvenirs, eux aussi, bousculent la paisible vieillesse de notre retraité couronné qui n'avait jamais eu la moindre intention de surpasser le succès de Victor Kaplan, son brillantissime frère écrivain dont l'œuvre "considérable" et "techniquement irréprochable" (60) en a fait une célébrité parisienne. Les réminiscences familiales transportent Gilbert dans les Vosges où il a grandi aux côtés de ses deux sœurs: la pénible Alice, une maniaque du rangement et de la propreté qui ne peut s'empêcher de dépoussiérer tout ce qu'elle voit, et la défunte Louise, la sœur adorée, à qui Gilbert voue encore un amour inconditionnel: "Pour moi, il n'y aura pas eu d'autre amour que celui dont ma sœur Louise m'a privé" (46). Même la brève apparition de son fils unique ne suscite qu'un sentiment d'étrangeté et de détachement: "Papa, a dit mon fils, et j'ai pratiquement sursauté de m'entendre appeler papa par cet homme vieillissant, mais il est un fait que mon fils a toujours agi de façon imprévue" (34).

Bizot réussit à créer un personnage attachant, vieux monsieur indigne qui, contrairement "aux vieillards joyeux" (43) qu'on fait voyager autour du monde, préfère assister au spectacle de la vie de sa fenêtre. Pour lui, vieillir, "c'est chercher ses lunettes, s'irriter de les chercher, s'irriter de la nécessité des lunettes" (29), c'est "ralentir au coin des tapis" (76), c'est aussi se sentir "invisible, et du même coup séparé des autres" (47). Ce regard détaché qu'il porte sur le monde adulte soulève pourtant, avec beaucoup de lucidité, les contradictions absurdes de notre société de consommation:

Et je ne peux que constater, par exemple au supermarché où je vais sur ordre de Mme Ambrunaz acheter mes lentilles, cette comédie des paniers remplis de camemberts rustiques et de confitures cuites au chaudron, celui-ci d'un saucisson artisanal [...] de tout ce qui en somme [...] porte la marque d'une nostalgie passée au lecteur de codes-barres et me paraît chaque fois témoigner de cet anxieux